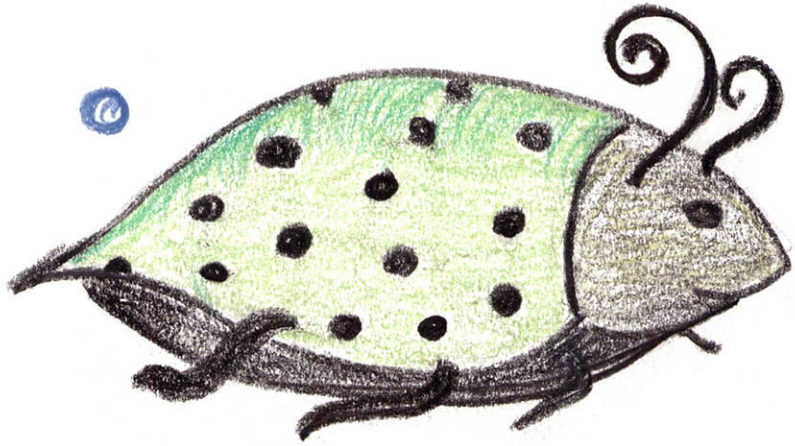
La coccinelle verte



Eugénie Frère

Cette année là, pour son anniversaire, Livia reçut de sa marraine un bouquet de roses blanches. Elle en fut fort déçue et ce fut à contre cœur qu'elle remercia poliment sous la pression de sa mère.
Ah, que n'aurait-elle pas donné pour avoir l'ours en peluche brun bien joufflu qu'elle avait aperçu, l'autre jour, dans la boutique du vieil Alex, le marchand de jouets !
Ou, à défaut d'ours, combien aurait-elle été joyeuse d'avoir le même ballon multicolore que Ben, son camarade du jardin, faisait glisser entre ses doigts ! Drôle de monde celui où les marraines,
qui devraient suppléer aux négligences des mamans en comblant les désirs des enfants, font tout le contraire…« N'importe quoi ! », pensa Livia, et tourna le dos au vase empli de roses.

Quand les marraines se trompent, au lieu de comprendre, les mères aggravent la situation. « Quelles belles fleurs ! Aucune ne ressemble à l'autre, ni par la silhouette, ni par la couleur… ». « Les ours ne se ressemblent pas non plus, rétorqua Livia. Il y en a des grands et des petits, des bruns et des blancs… ». « Oui, mais les ours sont fabriqués en série alors que les fleurs… ».
Le raisonnement étant trop dur à suivre pour plusieurs raisons, Livia s'éloigna de sa maman pour se consoler avec Bob le lapin, son complice. « Tu en penses quoi, toi ? », lui dit-elle. « Oh, tu sais ! Je veux bien grignoter un pétale. La confiture de roses est très prisée chez les humains ». « Tu ne penses qu'à ta panse ! », s'exclama Livia encaissant une troisième déception.

Une fois le soir venu et la porte de sa chambre fermée pour que passe le marchand de sable, Livia eut cependant une frayeur. Et si Bob le lapin lui mangeait ses roses ?
Certes, ce cadeau ne l'intéressait guère. Mais, après tout, c'était son cadeau.
On a beau être une enfant, on ne tient pas à voir ses biens spoliés !
Livia sortit donc furtivement de sa chambre et pénétra dans le salon. Celui-ci était éclairé par la lune qui, cette nuit là, était au plus plein de sa forme.Le bouquet était là, intact. Livia eut l'idée de vérifier la remarque de sa maman. Ces roses blanches étaient-elles tant différentes les unes des autres ?
Se hissant sur le fauteuil qui jouxtait la table, elle se mit à les scruter.

Quelle ne fut sa surprise en constatant que, blottie dans la dentelle nacrée d'un pétale discret, se tenait une coccinelle verte ! Elle était toute potelée, le dos parsemé de taches noires. Prise dans la flaque de lumière que la lune versait au salon, ellebrillait tel un bijou extraordinaire.Livia eut, tout d'abord, peur de la toucher. Mais, intriguée face à cette boule immobile, elle finit par passer de la crainte à la témérité.Aussi secoua-t-elle doucement la tigede la rose ainsi parée. Non seulement la coccinelle ne broncha pas, mais elle se resserra fortement sur elle-même.
« Elle a encore plus peur de moi que moi d'elle… », pensa Livia. Cette pensée la réconforta.

S’étant assurée que les fenêtres du salon étaient bien fermées, Livia s’apprêtait à regagner sa chambre quand elle entendit un grognement sec. En se retournant, elle vit la rose nacrée s’agiter. Elle se dit alors qu’il valait peut-être mieux prendre cette fleur avec elle, dans sa chambre. Après tout, c’était la seule intéressante, la seule qui cassait la monotonie.
Mais à ce moment là, le grognement se transforma en parole. « Tu ne me reconnais pas ? », demanda timidement la coccinelle verte. « Non, je ne te connais pas ! », répondit Livia, étonnée. « Je suis le cadeau de ta marraine », dit-elle, comme en s’excusant. « Ah ! », s’exclama Livia. Puis, elle ajouta :« Un cadeau bien minuscule ! ».
« Petit mais précieux ! », susurra la bestiole en scintillant.

Décidément, c'est la journée des renversements, pensa Livia et elle se questionna sur le sens des anniversaires. Mais comme, malgré cet incident, elle continuait d'aimer sa marraine, elle se montra gentille avec la petite coccinelle.« Qui es-tu ? », demanda-t-elle poliment. « Je suis Pascaline, la reine du printemps. Et toi ? ». « Je suis Livia, la reine de ma maman ! ». « Et que fais-tu de royal ? », demanda Pascaline, hautaine. La question plongea Livia dans l'embarras : « Pour l'instant, pas grand chose… ». « Des petits câlins, alors ? ». « Oui, oui ! Plein de petits câlins ! ». « Pffff ! Les câlins ne créent pas un royaume ! », observa Pascaline. « Et qu'est-ce qui crée un royaume ? », demanda, désemparée, Livia.

« Aaaaaaah ! », répondit, énigmatique, Pascaline et ce « ah » n'en finissait pas.
En fait, ce « aaaaaaah » était un souffle, et ce souffle gonflait Pascaline comme si elle était un ballon.
Livia pensa à la grenouille qui devint bœuf et prit peur. Puis elle se dit que, peut-être, la coccinelle allait se faire ours, et elle se réjouit. Mais rien de tel n'arriva. Quand elle atteignit la taille d'une énorme citrouille, Pascaline cessa de soupirer. « On y va ? », suggéra-t-elle. « On y va ! », acquiesça Livia sans demander ni où ni pourquoi. Car elle aimait beaucoup bondir, toujours curieuse d'une aventure qui l'arracherait à la banalité du quotidien.

« Alors, accroche-toi ! », ordonna Pascaline. Comme Livia glissait sur le dos rond de la coccinelle, celle-ci érigea deux de ses points noirs en poignées. « Là, tu seras comme sur une bicyclette », dit-elle, fière de son invention.
« Oh, pensa Livia, toute confuse. Moi qui avais douté de ma marraine… ». Et elles'empara joyeusement des poignées.En quelques instants seulement, Livia et la coccinelle géante se trouvèrent dans la rue. Et quelques instants après, le jour chassait la nuit.

Pour la première fois, Livia voyait le soleil se lever. « Regarde-le bien ! », lui conseilla Pascaline. Lui est le roi du monde. Infatigablement, il se lève et se couche pour nous éclairer. Tantôt il se cache derrière les nuages pour se faire désirer. Tantôt il revient pour se faire admirer. Il suffit d'un rayon de soleil pour que tout, absolument tout, devienne beau ! ». « Ah non ! », protesta Livia. Quand il pleut, les arbres sont tristes et ils pleurent ». « Tu trouves que, pleurer, c'est triste ? ». «Oh oui ! Je pleure quand maman s'en va ». « Pourtant, si tu pleures, c'est parce que tu aimes que ta maman soit là… ». « Et alors ? », demanda Livia, agacée. « Eh bien, pleurer quand ceux qu'on aime ne sont pas là, c'est les aimer beaucoup, beaucoup ». « Je n'avais pas vu ça comme ça… », reconnut Livia.

Le matin les accueillit dans un jardin où, près d'un puits, tournait un vieux moulin. Le vent sifflait doucement entre ses ailes. Pendant que Pascaline faisait une pause derrière un buisson ardent, s'approcha une jeune femme en faisant danser un seau argenté entre ses doigts. L'instant d'après, l'accrochant au bout d'une chaine qu'elle déroula, elle le fit disparaître. « Que fait-elle ? », demanda Livia. « Elle puise de l'eau », répondit Pascaline. « Et pourquoi ne pas ouvrir un robinet ? ». « Parce que l'eau est meilleure quand elle jaillit du fond de la terre ». « Pourquoi ? », « Parce que la terre traite en reine toutes les larmes qu'elle reçoit. Elle en absorbe le chagrin puis les envoie, toutes neuves, nourrir les fleurs, les arbres, les fruits… ». « Je n'avais pas vu la chose comme ça », reconnut une fois encore Livia.

Pascaline allait quitter ce jardin, quand Livia exprima une prière : « Pouvons-nous suivre la dame au seau d'eau ? ». La femme s'éloignait, la taille pliée par le poids de l'eau. « Pour quoi faire ? », demanda Pascaline, toujours friande de nouvelles aventures. « Pour voir quel est son royaume… », répondit Livia. Elle avait compris l'arrière-pensée qui animait le parcours de Pascaline et souhaitait y mettre sa touche personnelle. « Eh bien, suis-la, et tu me retrouves ici. Je vais m'assoupir un peu, à l'ombre du moulin ». Livia se lança à la poursuite de la dame.
Elle franchit la grille du jardin, puis traversa la place d'un village, enfin arriva devant la clôture d'un petit jardin que la femme referma aussitôt derrière elle. Livia n'eut d'autre choix que de regarder derrière la barrière en bois.

D’un pas agile, la femme remplit un arrosoir bleu et se mit à asperger ses fleurs. Comme par magie, roses et tulipes relevaient aussitôt leur tête bouclée distillée, les arrachait à la fatigue de la nuit. Puis, une fois les fleurs réveillées, la femme pénétra dans la maison.
Par la fenêtre entr’ouverte, Livia parvint à en suivre les mouvements. Elle remplissait maintenant une cruche en même temps qu’elle appelait ses enfants :
« Venez boire l’eau du puits ! Elle est si fraiche aujourd’hui ! ». Un petit garçon suivi d’une petite fille firent irruption dans la cuisine, s’emparèrent de leurs verres et les tendirent à leur maman. « À boire, à boire ! », criaient-ils joyeusement.
« Ils sont heureux pour peu de chose ! », se dit Livia. Sa pensée la rendit impatiente de retrouver sa coccinelle.

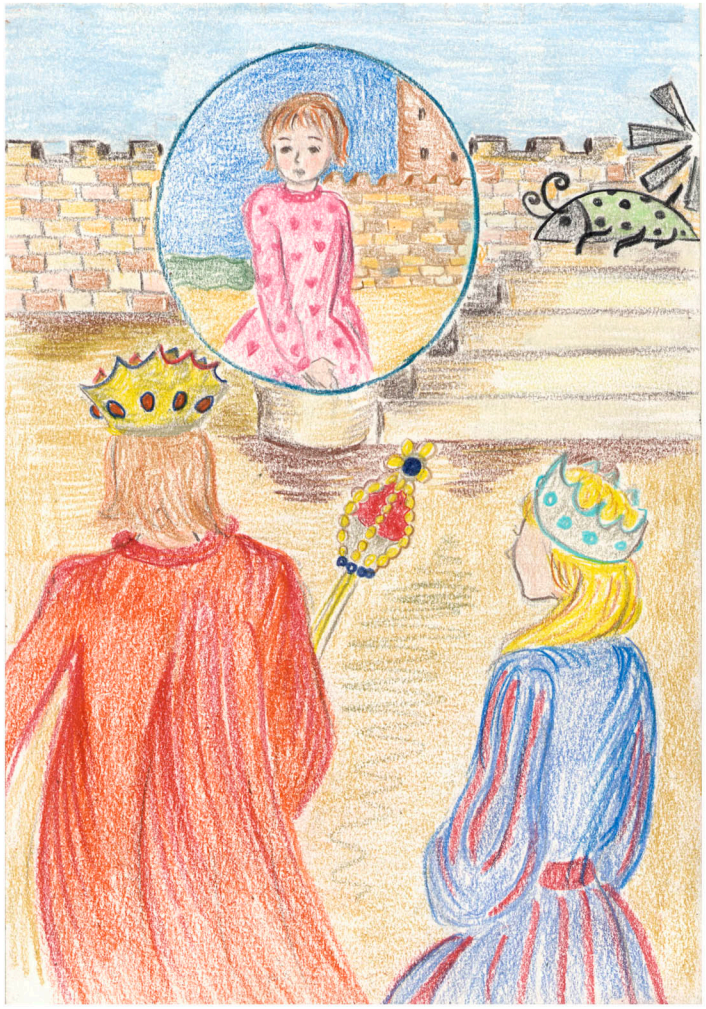
Livia retrouva Pascaline aux aguets. « Alors ? », s'enquit-elle. « Euh… J'ai vu des enfants heureux de boire seulement de l'eau… », balbutia-t-elle. « Parce que tu n'aimes pas l'eau, toi ? », demanda Pascaline. « Oh, moi je préfère le jus de pomme. Il y en a plein dans notre frigo ! », répondit-elle. « Eh bien, les enfants que tu as vu vivent avant tout d'amour et d'eau fraîche ! », observa, sèchement, Pascaline. « Pourquoi ? », demanda, étonnée, Livia.
« Pour apprendre ce qui est vraiment précieux ». « Et qu'est-ce qui est vraiment précieux? ». « Une tendresse qui n'a besoin de rien pour se faire sentir. Cette tendresse là nous donne la force de déplacer des montagnes ».
« Je n'avais pas vu la chose comme ça », avoua Livia sans du tout être sûre, cette fois-ci d'avoir compris.

Devinant l’embarras de son amie, Pascaline reprit les rênes du voyage. Elle conduisit Livia au bord d’un lac scintillant comme une rivière d’émeraudes. S’y suivaient trois petits bateaux. Chacun avait des voiles d’une autre couleur que le zéphyr gonflait doucement. « Oh qu’ils sont beaux ! s’exclama Livia ». Mais aussitôt, elle exprima un désir : « Tu me portes jusqu’au voilier rouge, dis ? ». « Et pourquoi ? », demanda Pascaline. « Pour faire un tour sur le lac ! », répondit Livia en claquant les doigts d’espoir impatient. « Tu n’es pas contente de les voir ainsi dodeliner joliment en s’avançant au gré du vent ? ». « On y va ? », demanda-t-elle sans écouter la question. « Quand on trouve une chose belle, on prend le temps de l’admirer ! ». « Je n’avais pas vu la chose comme ça », répondit, déçue, Livia.

Sa déception l'obligea à réfléchir. Tout ce que Pascaline lui disait contrastait avec son idée de la royauté. Pour elle, être reine ou roi, c'était pouvoir combler immédiatement tous ses désirs. Avoir, pour son anniversaire, les cadeaux qu'on avait souhaité. Avoir, autour de soi et tout le temps, maman, papa, sa nounou et sa marraine. Boire et manger, chaque jour que le ciel envoie, tout ce qu'on aime de délicat sans compter… Et, pour son anniversaire, avoir un bel ours brun bien dodu ! Or Pascaline trouvait un plaisir malin à faire l'éloge de ce qui, pour Livia, ne valait pas grand chose ! « Ça ne va pas du tout, du tout, du tout », soupira-t-elle sans conclure.

« Es-tu mécontente de notre voyage ? », demanda Pascaline, devinant les pensées de Livia. « Pas du voyage ! De tes leçons ! », répondit-elle en songeant à nouveau au bel ours beige aperçu, l'autre matin, dans la boutique du vieil Alex. « Arrête de regretter ! Accroche-toi ! », ordonna Pascaline en ouvrant ses ailes.
Ce n'était plus une bicyclette mais un hélicoptère. « Adosse-toi bien ! », conseilla Pascaline en transformant deux de ses points noirs en accoudoirs. Émerveillée, Livia obéit. Elles traversèrent allègrement un champ au bout duquel se dressait un magnifique château. « Moi qui avais douté de ma Coccinelle… », pensa Livia en oubliant, provisoirement, l'ours en peluche joufflu.

Pascaline était à présent arrivée au château. Elle se posa sur le haut d'un escalier de pierre, dominant une cour intérieure. Livia vit s'y promener le roi et la reine, la tête penchée sous le poids de leurs couronnes prestigieuses. Autour d'eux, des gardes du corps, pointant leurs lances brillantes vers le ciel. Le roi et la reine tournaient en rond. « Que font-ils ? », demanda Livia, étonnée. « Rien », répondit Pascaline. « Alors, ils s'ennuient », conclut Livia, tristement. « Tu vois… Ils gouvernent un royaume. Ils habitent un prestigieux château. Toute une armée de gardes les protège. Ils se font eux-mêmes tous les cadeaux qu'ils souhaitent… Et ils s'ennuient ! ».



Livia eut un pincement au cœur. Car la reine était très jolie et le roi avait un très beau sceptre. Et puis, Livia détestait voir des gens tristes. Devinant son chagrin, Pascaline lui donna un coup d'aile sec : « Et si tu y allais ? ». « Je vais leur parler ! », décida Livia et se mit à descendre les marches.
L'apercevant, les gardes serrèrent leurs lances et se tinrent prêts à attaquer. Mais, voyant cette toute petite fille, ils tempérèrent. Ce comportement inattendu des gardes attira l'attention du roi et de la reine. « Drôle d'engin ! », s'exclama le roi en remarquant l'hélicoptère. On dirait une libellule verte ! ». « Oh, regarde le bout de chou qui vient ! », s'écria la reine tout émue.

La reine ouvrit les bras. Spontanément, Livia s'y blottit. Qu'elle sentait bon, cette reine. Et qu'elle était douce ! Sa robe de velours bleu exhalait un parfum de jasmin qui, soudain, donna à Livia la nostalgie de sa maman. Qu'avait-elle pensé, ce matin, en trouvant sa chambre vide ? Avait-elle pleuré, arrosant de ses larmes les arbres du jardin ?
« Tu as l'air triste ! », dit tendrement la reine à Livia. « Votre visage est triste aussi ! », répliqua Livia doucement.
« Ta maman te manque, n'est-ce pas ? Je lis cela dans le fond de tes yeux. « Et votre bébé vous manque aussi, n'est-ce pas ? », s'entendit dire Livia alors qu'elle ignorait tout de la reine. « Oui », répondit la reine, et une larme brûlante traça un sillon pourpre le long de sa joue.

« Nous avions un petit garçon et l'Ogre de la Forêt nous l'a mangée… ». Livia blêmit de peur. L'Ogre pourrait la dévorer aussi ! Mais une idée chassa aussitôt sa frayeur.
Pascaline, qui transforme son corps à loisir, ne pourrait-elle pas se faire arme qui abat le monstre ?
Devinant cet appel au secours, Pascaline reprit sa forme de grande coccinelle et s'approcha de l'assemblée. Car le roi s'était joint à sa femme pour participer à la conversation. « Je m'en vais abattre l'Ogre », promit-elle. Comme elle s'éloignait déjà, Livia eut une nouvelle frayeur. « Ne m'abandonne pas ! », supplia-t-elle. « Pfff ! Je te confie à la reine qui t'aime bien », et elle leur tourna le dos.
Alors qu'elle s'en allait, ils virent sa carapace se transformer en une énorme méduse verte.

Ce que fit Pascaline personne ne le sut. Le roi, la reine et Livia attendirent longtemps. Si longtemps qu'ils commencèrent à perdre espoir. À perdre tous les espoirs. Le roi et la reine de retrouver leur enfant. Livia de retrouver sa maman, son papa, sa marraine, sa nounou, ses jouets.
Puis, un jour, alors que le soleil mettait son pyjama orange pour aller se coucher, ils entendirent un drôle de bruit. Une charrette, tirée par une grosse boule verte, traversait la cour du château. Dans la charrette, se trouvait un petit garçon.
Quelle ne fut la joie de la reine et du roi quand ils reconnurent leur fils !
« Sergio ! Sergio ! », s'écrièrent-ils en se précipitant sur lui pour l'enlacer. « Maman, papa ! », hurla-t-il, en sautant hors de la charrette.

À partir de là, tout alla très vite. La reine voulut remercier Pascaline qui céda sa place à Livia. « C'est elle qui a eu l'idée, c'est elle qu'il faut remercier ! », souligna-t-elle.
Le roi se tourna alors vers son fils : « Que donnes-tu à cette petite fille qui t'a sauvé la vie ? », lui demanda-t-il. Sergio resta perplexe. Le trop plein de ses émotions embuait ses idées.
« Ton plus beau jouet ? », suggéra la reine pour tirer son fils de l'embarras. Cette parole eut, sur Sergio, l'effet d'un choc électrique. Il prit ses jambes à son cou et disparut.
Il revint en traînant derrière lui un ours en peluche brun aussi grand que lui-même. « C'est mon meilleur jouet », dit-il. Et, d'un geste qui exprimait à la fois le regret et la joie, il le donna à Livia.

Le trajet du retour fut quelque peu difficile pour Pascaline, car le poids à transporter avait doublé. De plus, Livia ne lui facilitait pas la tâche, car elle n'avait d'attention que pour son ours.
Après une traversée chahutée en bicyclette, ils arrivèrent tous les trois à la maison de Livia. De loin, ils virent un pas de porte très chargé. La mère, le père, la nounou, la marraine étaient aux aguets. Ils avaient tous les yeux creusés par d'épais cercles noirs. Fifi, la chatte, quant à elle, avait les moustaches presque fanées. « Comme ils ont eu peur ! », pensa Livia. Cette pensée la rassura sur l'amour de ceux qu'elle aimait tant.

Quand sa maman la mit dans son lit, Livia prit avec elle son bel ours en peluche. Elle le serra fort contre elle.
Il était autre chose qu'un ours en peluche ordinaire, plus qu'un cadeau d'anniversaire, plus que le merveilleux souvenir d'une magnifique rencontre.
Il était son grand bébé, celui à qui elle allait apprendre tout ce qu'elle-même avait appris.
En refermant la porte de sa chambre, sa maman entendit sa petite fille murmurer :
« Le plus beau cadeau du monde est celui qu'on n'attend pas. Le plus beau cadeau du monde n'est pas une chose mais un voyage dont la tendresse trace les chemins… Fais-moi confiance, tu es mon bébé et mon amour est comme l'eau fraiche qui arrose les roses du jardin…».

Pendant que Livia s'endormait en endormant son ours, sa maman se mit à ôter du vase une à une les roses que, pour son anniversaire, sa marraine lui avait offertes. Elles étaient, à présent, desséchées, recroquevillées sur elles-mêmes, absentes. Quelle ne fut sa surprise en découvrant, accrochée à un pétale chiffonné comme du papier mâché, une coccinelle verte toute frétillante.
« Ah, mais voilà un signe de chance ! », s'exclama-t-elle et recueillit la coccinelle dans sa main.
Considérant sa mission accomplie, Pascaline ferma les yeux et s'endormit pour toujours.

Cette étrange aventure apprit à Livia l’art de reconnaître en tout sa chance et de la saisir à pleines mains.